

reste, ils y sont habitués. La communion réparatrice établie, chaque mois, pour les enfants, les communions générales des grandes fêtes les ont formés à la manœuvre.

Dernier samedi, adieux touchants...

LETRES DE JERSEY, Vol. V., 1886

cp JHRC

pagnent. On ne dit rien de vous...
entonne l'*Ave maris stella* qui est alterné par nous et la foule, ensuite les chanteuses prennent le chant composé en l'honneur des missionnaires. Il y est dit : *Distroet Tado ker* (Revenez, Pères bien-aimés.) — On reste sur la côte jusqu'à ce que le vapeur ait disparu. Des groupes sortis de leurs cabanes nous saluent de loin. — C'est fini, mais que c'était beau...

Nous avons laissé la paroisse renouvelée entre les mains de trois saints prêtres qui continueront leur œuvre avec plus d'ardeur encore, consolés qu'ils ont été par la fidélité de leurs ouailles.

Monsieur le curé d'Ouessant a écrit une lettre enthousiaste à Monsieur. Deux hommes seulement, étrangers à l'île, ont manqué à l'appel.

CANADA.

Lettre du P. H. Danel au R. P. Recteur.

Wickwenikong, 2 novembre 1885.

MON RÉVÉREND PÈRE.

P. C.

JE vais essayer de vous donner une idée de notre œuvre à Manitouline. Je ne vous parlerai cette fois que de *Wickwenikong*, le point central de notre mission de Ste-Croix, et par là même le plus important. Nous sommes ici 4 Pères, 1 Scolastique et 5 Frères. Deux de nos Pères sont *excurrentes* et ne reviennent à la maison que fort rarement. Ils vont de réduction en réduction et mènent une vie quasi nomade. Dans une autre lettre je vous parlerai de leurs travaux apostoliques. *Wickwenikong* ou en français la baie des Castors est de date assez récente. Il n'y a guère plus de 50 ou 60 ans que les premières cabanes ont été construites. La beauté, la salubrité du lieu, mais surtout l'abondance du poisson et la facilité de la pêche,

attirèrent d'autres familles en assez grand nombre. Aujourd'hui la population s'élève à 800 âmes. Elle se compose d'*Otaways*, qui viennent d'Amérique et d'*Otchipwe* ou Sauteux ainsi appelés parce qu'ils habitaient autrefois près du saut Sainte-Marie. Le premier missionnaire qui vint demeurer à *Wickwenikong* était un prêtre séculier nommé M. Proulx. Il laissa la mission aux Pères de la Compagnie et se retira à Toronto où il vécut longtemps très estimé. Une pauvre cabane qui maintenant est abandonnée et tombe en ruine, servait alors de chapelle et de maison. La position s'améliora avec le temps, on construisit un presbytère. Il fallait une église ; le P. Nicolas Point tenta l'entreprise. Son plan était grandiose, vraiment difficile à réaliser avec les moyens d'action et les modiques ressources qu'il avait en son pouvoir. Il eut le talent d'enflammer son monde. Tous se mirent à l'œuvre, les femmes et les enfants portaient sur leur dos le sable qu'ils allaient chercher sur les rives de la baie à un demi-kilomètre de distance. Les hommes transportaient la pierre dans leurs barques, sciaient, charpentaient, maçonnaient, bref en trois ans l'édifice fut terminé. Depuis, la mission alla toujours s'agrandissant. L'église eut sa terre, on la défricha, ce fut le commencement de la ferme. Puis vint l'école et enfin comme suprême modification l'école industrielle. Les filles de Marie, appelées par nos Pères, firent pour les petites sauvagesses ce que nous faisons pour les petits sauvages. Comme nous, elles eurent leur école, leur pensionnat et leurs industries. Tout allait pour le mieux, lorsque l'année dernière, l'incendie est venu tout détruire ; notre école brûla vers le commencement de janvier. Quatre jours après, les maisons des religieuses étaient pareillement consumées ; le presbytère, séparé de l'école, nous restait encore, mais les sœurs n'eurent plus que le ciel pour abri. Elles étaient littéralement dans la rue avec trente-cinq pensionnaires dont quelques-unes étaient venues de loin. Et tout ceci par un froid de trente à trente-cinq degrés. Je vous laisse à juger de la situation, surtout à cette époque avancée de l'hiver où la neige s'est amoncelée prodigieusement et dans un pays qui n'offre comme moyens de locomotion que des traîneaux à chiens et des raquettes. Dieu aidant, on parvint à évacuer ce petit peuple, mais ce ne fut pas sans peine. Je crains que le mot *école industrielle* ne soit nouveau pour vous, je vais vous dire en quoi cela consiste ; si le plan eût été réalisé complètement, nous aurions eu premièrement, une salle d'asile et sans notre épreuve, elle existerait. De la salle d'asile les garçons seraient allés à notre école, et les filles à celle des religieuses. Vers l'âge de quatorze ans on les aurait fait passer, quelques-uns du moins, dans nos ateliers où ils seraient devenus d'honnêtes et laborieux ouvriers. Notre ambition n'allait pas au-delà. Au moment de notre malheur, l'école était en voie de prospérité, elle comptait une cinquantaine d'externes et de 35 à 40 internes. Il est vrai que nos conditions sont faciles et peu onéreuses pour les familles. Nous fournissons tout : nourriture, habits, chaussures, logements,

livres, cahiers, etc., complètement gratis, encore sommes-nous très heureux de n'être pas obligés de payer les enfants pour les faire venir. Une fois admis, les internes restent jusqu'à la fin et n'ont pas de vacances dans leurs familles. Nos professeurs sont des scolastiques, quand nous pouvons en avoir, souvent aussi des Frères coadjuteurs sachant bien l'anglais. Nos petits sauvages ne sont pas des aigles. On leur enseigne surtout l'anglais et l'arithmétique, ceux qui sont assidus et studieux font quelques progrès. Cette année un de nos anciens élèves, excellent maçon de profession, est allé tenir une école dans une des réductions de notre mission et ce n'est pas le seul exemple. Afin de les plier de bonne heure au travail, nos enfants reçoivent matin et soir une petite besogne, appropriée à leurs forces et à leur âge, ils vont à la cuisine, portent du bois, etc. Le gouvernement protège nos écoles qui sont soumises chaque année à deux inspections. Il exige en outre tous les trimestres un rapport de chaque professeur, et s'il est satisfait il nous envoie une prime ou gratification. L'enfant, devenu apprenti, a encore une heure de classe par jour. Il est nourri et habillé comme par le passé, et lorsque après un temps déterminé il connaît son métier, s'il continue à travailler, il reçoit le prix de sa journée qui est généralement d'une piastre. Après cette petite explication, j'ai hâte de vous conduire à nos ateliers. Le plus important, c'est sans contredit celui de la menuiserie; je vous avertis que sous ce nom je renferme tout ce qui a rapport au travail du bois. L'incendie, bien loin d'être nuisible à cette branche, l'a développée outre mesure. Nous n'avions auparavant que des menuisiers et des charrons, travaillant selon l'ancien système; tout se faisait à la main; la nécessité nous a forcés de nous élever à la hauteur du progrès moderne et de nous procurer des machines de toute espèce; aussi est-ce une usine que vous avez sous les yeux. Des scies pour faire la planche, machine à rabotter, à mortaiser, à faire les tenons, les moulures, les planchers, un tour, etc... Rien n'y manque. Tous ces appareils sont mis en mouvement par une petite machine, dont la force est de 18 chevaux. Les planchers, les portes, les fenêtres se font comme par enchantement. Si nous n'avions pas eu cette machine, il nous eût fallu pour rebâtir, faire venir de nombreux ouvriers. La main d'œuvre est ici d'un prix excessif: 12 à 15 francs par jour; c'était au-dessus de nos moyens. Dans l'hypothèse où, comptant sur Notre-Seigneur, nous eussions commencé, la construction n'eût guère été terminée avant deux ans. Un tel retard eût causé à notre mission un mal irréparable, nos enfants seraient allés chez les protestants et nous seraient revenus dans une disposition d'esprit que vous pouvez deviner. Leur influence sur le reste de la population eût été pestilentielle. Nous devons à la prévoyance et à la sage direction du P. Duranquet et du R. P. H. Hudson d'avoir évité ce malheur. La machine et ses appareils occupent tout le rez-de-chaussée d'un grand bâtiment et une partie du premier étage. Dans l'autre partie se trouve l'atelier proprement dit. La plupart de nos

menuisiers ne sont guère que des apprentis travaillant depuis un an ou deux. Ils sont placés sous la direction d'un Frère, qui prend soin des machines, des bois, forme les apprentis et reçoit les commandes, car nous travaillons aussi pour le dehors. De la menuiserie, nous passons à la forge, vous n'y trouverez qu'un apprenti et quelquefois, quand le travail presse, un ouvrier, de ceux qui ont été autrefois formés par nos mains. Moïse, notre Vulcain en herbe, travaille depuis cinq ans. Il est fort, assez intelligent, il aurait pu devenir un ouvrier passable, s'il n'était indolent comme un Indien. Peut-être aussi à cause des circonstances, sa formation a-t-elle été négligée. Deux autres apprentis qui avaient été adjoints à Moïse, se sentant délaissés, nous ont quittés et ont été chercher fortune ailleurs. J'espère que l'industrie refleurira bientôt et que de nouveau, comme autrefois, on entendra retentir dans *Wickwenikong* le marteau sur l'enclume. La cordonnerie nous dédommage un peu de la forge. Elle était tout récemment dirigée par un Frère que des raisons de santé ont forcé de quitter *Wickwenikong*. Notre cordonnier actuel est un de nos apprentis passé maître. Il s'appelle William. Son père, dont il est l'unique fils, est honoré de la dignité de grand chef. William, assis sur les degrés du trône paternel, manie le tranchet et l'aïlène aussi bien que saint Crépin son patron. Les apprentis affluent dans sa boutique et nous sommes obligés d'en restreindre le nombre. A l'école, il était un des meilleurs élèves: il parle anglais, et lorsqu'il y a quelques démêlés entre les sauvages et les anglais, il peut servir d'interprète à l'*Ogima*, son père. Voilà un échantillon de produits; l'avenir, je pense, nous en réserve de meilleurs encore. Nos autres industries sont arrêtées; nous avons dû y renoncer pour quelque temps, faute de place. Notre école est commencée, mais l'été prochain. Cet été on a relevé le couvent des sœurs. Toute la bonne saison y a été consacrée, et ce n'est pas fini. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont seuls en état d'être habités. A la rigueur c'est suffisant. Les sœurs vont reprendre leurs pensionnaires et recommencer leurs classes et leurs métiers. La principale de leurs industries consiste à filer et à tisser. Nous fournissons comme matière première la laine de nos moutons et elles nous rendent la moitié du tissu, gardant l'autre moitié pour leur salaire. La nouvelle maison des religieuses est beaucoup plus grande et plus confortable que l'ancienne et ne coûtera guère moins de 50,000 francs. Quoique nous soyons au milieu des forêts, le bois nous coûte cher et nous avons beaucoup de difficultés à nous le procurer. Il faut aller le chercher à plus de 6 milles de distance et voici pourquoi. Il y a environ 20 ans le feu a brûlé toutes les forêts qui avoisinent notre résidence. Les arbres tombant les uns sur les autres, de génération en génération, depuis que cette terre existe jusqu'à nos jours, avaient formé en pourrissant une couche de terre noirâtre et très combustible, d'une épaisseur d'environ trois pieds. Cette couche tout entière s'est enflammée et a brûlé sur un espace immense pendant près de deux mois.

Pas une plante, pas un arbre n'est resté debout. Plusieurs années s'écoulèrent avant que de rares arbustes ne reparussent sur ces plaines de cendre. Aujourd'hui les bois ont reverdi, mais les arbres sont petits et ne sont d'aucun usage, pas même pour brûler comme bois de chauffage. D'un autre côté, amener du bois par terre d'une distance de 6 milles est tout simplement impossible. Nous prenons donc un autre moyen. Nous envoyons dix ou douze Indiens dans un lieu planté de pins à proximité de l'eau. Leur premier travail est de se construire un chantier ou immense cabane pour s'abriter quand il pleut, venir prendre leur nourriture et leur sommeil. Nous leurs fournissons des comestibles qu'ils préparent et font cuire eux-mêmes. Puis l'abattage commence. Il peut durer deux mois et plus. Lorsque la glace disparaît, on réunit tous les arbres et on en fait un radeau qu'on ramène à la maison. C'est ce que nous avons fait l'année dernière et ce que nous faisons actuellement.

Après cette petite digression il est temps de vous conduire à la ferme. Les bâtiments, granges, étables et tout ce qui constitue une basse-cour sont attenants au presbytère. La terre est à cinq minutes de distance. Elle est spacieuse ; sa superficie clôturée est d'environ 200 hectares. Un tiers en bois, un tiers en pâturages, le reste en culture ou en prairie artificielle. Le terrain est bon, mais très rocailleux. Nos pâturages sont de première qualité, et nos vaches amaigries par un long hiver viennent s'y engraisser pendant la bonne saison. Vous rencontrerez tous les instruments nécessaires à l'exploitation d'une ferme modèle, depuis les charrues et les herses jusqu'à la faucheuse et la batteuse, et, si vous vous donniez la peine de faire le recensement de la population, vous trouveriez deux jugs de bœufs, trois chevaux, une dizaine de vaches, veaux, poulains, porcs, poules et surtout des moutons : le nombre de ces derniers est d'environ 160. Vous ne les trouverez aux pâturages que dans les derniers jours d'automne. Chaque année au printemps nous les marquons d'un signe afin de les pouvoir reconnaître, puis nous leur donnons congé. Ils vont où bon leur semble dans les forêts de Manitouline, jouissant nuit et jour de la liberté la plus absolue. A l'époque du retour tous ne répondent pas à l'appel, quatre ou cinq sont probablement devenus la proie des chiens sauvages et des ours. Mais c'est de peu d'importance. Encore une étape et vous aurez parcouru notre établissement. Allons à notre petit quai. Là vous trouverez outre les barques, le *Wickwenikong*. C'est, comme on dit ici, une barge. Elle est grande, bien pontée avec deux petits mats et peut transporter de très fortes charges. Un fourneau et tous les ustensiles de cuisine placés à l'intérieur permettent de faire sur les lacs des voyages qui durent plus d'une semaine. Elle est toujours en activité de service ; à peine rentrée, elle repart important et exportant toute espèce de marchandises. Nous ne la confions qu'aux sauvages qui sur les lacs sont les meilleurs marins du monde. Je griffonne déjà depuis longtemps. Je remets à la prochaine ou aux pro-

chaines lettres de vous parler plus en détail de nos Indiens, de leur caractère, de leur piété et surtout de nos autres réductions. Le peu que je vous ai dit vous fera conclure que nous sommes au Paraguay. A mon avis c'est tout à fait cela. Un sauvage me disait que si nous quittions, dans six mois il n'y aurait plus un Indien à *Wickwenikong*. Nous avons obtenu beaucoup, mais nous avons encore beaucoup à obtenir.

A. DANIEL, S. J.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Extrait d'une lettre du Fr. Bougis à un scolastique de Jersey.

13 novembre 1885.

LETRES DE JERSEY, Vol. V., 1886

menses labeurs, mais peu importe ce qu'elle coûte, pourvu qu'elle s'établisse. Cette tribu toujours hostile au gouvernement américain, erre plus ou moins à loisir en Montana, à une vingtaine de lieues au sud de Miles City. Les 1700 Indiens qui la composent, sont remarquables par leur bravoure, leur audace, leur esprit d'indépendance et leur mépris de la souffrance qu'ils affrontent à la façon des stoïques. Chassés du territoire de leurs pères à l'expiration de la dernière guerre avec les Américains, ils en vinrent de nouveau aux mains avec les soldats du gouvernement, et ils ne cessèrent les hostilités qu'au moment où ils revirent le sol et les tombeaux de leurs ancêtres. L'armée voulut les forcer à déguerpir ; et c'est alors que 400 guerriers se présentèrent au général, lui disant qu'ils ne s'éloigneraient pas, et que s'il voulait les fusiller, il était libre : l'éloignement leur était plus amer que la mort. Si la mort devait suivre, ils l'accepteraient sans broncher. Le général touché de pitié leur abandonna leur sol natal.

Jusqu'à présent ils ont adoré le soleil, et lui ont offert des sacrifices sanglants. Le P. Prando disait avoir vu un guerrier portant à chaque bras douze fortes entailles qu'il s'était faites entre le coude et le poignet, pour attirer sur ses armes la protection du grand Esprit.

L'autre jour le R. P. Cataldo reçut du gouvernement à Washington un permis l'autorisant à bâtir des résidences de missionnaires dans les tribus